

[N° 54] 2021

Le journal de La Joliette

[UBAC] 838

Fr. 5.-



tratrices et des photographes, qui nous ont sympathiquement donné une leurs œuvres, des vidéos, des articles de journaux ou des morceaux de musique.

Cette fois, page 48, j'ai décidé de vous offrir un jukebox avec une sélection musicale originale qui vous fera découvrir les goûts divers et variés du Lutin de La Joliette. Sur la version interactive, il vous suffira de cliquer sur les titres qui sont des hyperliens et de patienter quelques secondes. Pour la version papier, servez-vous de YouTube. Si vous désirez joindre la rédaction, vous disposez maintenant d'une adresse mail : ubacjournal@gmail.com

Comme à chaque nouvelle parution, je souhaite que vous preniez du plaisir à découvrir cette nouvelle mouture.

T.F.

P.S : sur ma chaîne YouTube, Just Thierry, je vous invite à écouter les récentes créations d'Instrumots, des textes de chansons plus ou moins connues, slamés sur des musiques originales afin d'obtenir de nouvelles émotions .

Edito.

Le mépris, l'indifférence, l'arrogance de classe, de hiérarchie, sont des fléaux de civilisation qui, en imposant l'humiliation, empêchent ceux qui la subissent d'être reconnus dans leur pleine qualité humaine

Edgar Morin

Depuis quelques numéros, un spécial insertion, un anti-Covid et un où va notre monde ? J'ai fait appel à de nombreuses contributions externes qui ont enrichi les thématiques.

Alors que le précédent numéro venait tout juste de partir pour notre imprimerie favorite, une idée s'est imposée à mon cerveau d'artistique lutin : créer tout un numéro avec des tranches de vie de participants et de participantes de La Joliette, retrouvant ainsi les profondes racines d'UBAC 838 en donnant la parole à ceux et celles qui ne l'ont pas ou peu.

En bonus, sur le site joliette.ch, vous pourrez découvrir deux interviews qui ont donné naissance à une paire de podcasts, dont le premier bilingue, français-arabe :

- un de notre collègue irakien Faris, réalisé par votre humble éditorialiste, qui remercie l'ami qui a traduit en français les réponses en arabe de manière à ne pas trahir sa pensée.
- un de votre rédacteur en chef bien-aimé réalisée par Patrick, un ancien journaliste d'Objectif Réussir.

Pour la couverture, Rosalie Evard, une jeune peintre Chaux-de-Fonnière nous a gentiment offert une de ses œuvres, Fausse corvée. Ses estampes sont générées par l'expérimentation d'une technique singulière au fer à repasser. Le résultat final fait apparaître comme par magie des formes colorées d'organismes vivants ou fossiles.

A part les photos de l'article Faris, toutes les illustrations sont l'oeuvre de Banksy. En effet, ce street-artiste militant encourage la copie, l'emprunt et l'utilisation sans crédit de ses images à des fins de divertissement, d'activisme et d'éducation.

Avec l'illustration de cet éditto, il met en évidence le fait qu'aujourd'hui la société de consommation ne fête plus la naissance du Christ mais Noël, avec ses repas et ses cadeaux à profusion.

Sur le site de La Joliette, vous avez la possibilité de découvrir la version couleur des anciens numéros. Depuis le numéro 53, je rajoute des liens interactifs enrichissants qui vous permettent de découvrir l'œuvre des illustrateurs, des illus-

A consommer avec modération !

Plus d'hommes se sont noyés dans l'alcool que dans la mer.
W. C. Fields

En 2014, j'ai dû prendre une grande décision. Tombé dans l'alcoolisme, même s'il était non violent et jovial, j'avais des problèmes avec ma compagne, Françoise. Elle ne supportait plus mes arrivées tardives et mon ivresse quotidienne. Mis à la porte, je me suis retrouvé dans une caravane-chalet à Ciboure pendant deux-trois mois. Alors que je pétais les plombs, mon amie d'enfance, Magali, m'a vraiment soutenu. Après de nombreuses discussions, elle m'a exhorté à prendre une décision rapide et radicale pour remédier à cette situation. Elle m'a amené en consultation chez ma doctoresse qui m'a persuadé d'entamer une cure à l'hôpital de La Béroche.

Au bout d'un mois, suivant les conseils de ce médecin, je me suis retrouvé au Devens, un établissement d'accueil, de soins et de réinsertion pour personnes alcooliques. Dans cette ferme aux nombreux ateliers, je travaillais à la menuiserie. En plus des médicaments, j'étais bien suivi. Le jour où j'ai appris le décès de Françoise, mon amie pendant 25 ans, j'ai pris le risque de boire quelques bières. Les jours suivants, je me suis raisonné et n'ai pas persisté dans cette voie dangereuse. Après deux ans, les encadrants m'ont proposé un placement aux Ateliers Phénix. Au bout d'une année à passer une heure quotidienne dans les transports, j'ai réussi à louer une chambre à L'Auvent, un site résidentiel d'Addiction Neuchâtel qui me rapprochait de Monruz. A Phénix, je donnais un coup de main à l'artiste Jo Vanni pour transformer des objets en œuvres d'art. J'ai formé



une jeune femme qui, ensuite, a trouvé un apprentissage de décoratrice. Je l'ai initiée à l'emploi de plusieurs machines et lui ai conseillé de constituer un press-book avec ses créations.

Toujours en contrat ISP, j'ai accepté un placement à la caserne de Colombier. Casernier, je m'occupais de la maintenance intérieure et extérieure. Après une année et demie, j'ai été embauché à 80%. J'étais chargé de l'entretien de plusieurs casernes. L'ampleur abusive des tâches demandées m'a mené droit au burn out. Accompagné de ma référente de L'Auvent, j'ai expliqué aux responsables que je ne pouvais plus continuer ainsi. Retombé en dépression, il m'a fallu reprendre des médicaments pendant quelques mois. Bien suivi, j'ai réussi à ne pas ressembler dans l'alcool conscient qu'autrement, j'étais foutu.

Mon conseiller en orientation, Monsieur Reuter, m'a vanté le programme d'insertion de La Joliette. Après une visite, qui m'a convaincu, j'ai accepté mon placement. J'y effectue des travaux manuels. Lorsque tu vis seul, tu as tendance à cuisiner un peu toujours la même chose. A La Joliette, en plus de la camaraderie, j'apprécie de manger, chaque jour, un bon repas équilibré par jour. Je remercie souvent l'équipe de cuisine hors pair. Pour le soir et le week-end, les divers arrivages et de Table Suisse m'inspirent des menus variés.

Lorsque je rencontre mes sœurs, nous buvons du café et lorsque je prends l'air à une terrasse, je bois un thé froid. Je ne ressens aucun manque, ne présente aucun symptôme d'alcoolisme tels les tremblements matinaux. Il m'arrive très occasionnellement de boire une bière. Si je me sens tenté, je rentre à la maison où il n'y a pas une goutte d'alcool.

François FLEURY

Granddad

*Le dommage du fascisme est de laisser croire aux imbéciles
qu'ils sont tellement plus malins.*

Plus un mec est un imbécile, plus le fascisme le rend fier de lui-même.

Oswaldo Soriano

Mon grand-père a toujours été quelqu'un de taciturne. Nous, ses trois petits-enfants, avons vraiment peur de lui. Même mes parents semblaient sursauter lorsque mon grand-père parlait. Mon père avait grandi avec lui et réagissait automatiquement en obéissant à chaque fois que son père lui donnait un ordre, mais ma mère, avec son caractère bien trempé, lui lançait simplement un de ses regards. Maintenant, je réalise que nous, enfants, enveloppés dans notre propre innocence, ne pouvions comprendre ce qu'il avait vécu.

Né à Londres en 1910, mon grand-père a toujours été socialiste ; il était très antifasciste. En 1936, la British Union of Fascists a décidé d'organiser une marche à travers Whitechapel qui, à cette époque, comptait une importante population juive. Les fascistes étaient environ deux mille, protégés par six mille policiers. Le nombre de manifestants, qui avaient déjà construit une barricade, s'élevait à environ vingt mille. La police a agi en premier, pour disperser les manifestants et démanteler la barricade. Mon grand-père a été arrêté par la police. Du fait de leur supériorité numérique, les manifestants ont empêché les policiers de progresser. Enfin de compte, les fascistes durent annuler leur marche. Au poste de police, c'était la confusion totale. Quelqu'un a réussi à ouvrir une porte latérale et un grand groupe de manifestants, dont mon grand-père, se sont enfuis. Il n'a donc jamais été officiellement arrêté. L'événement est maintenant connu sous le nom de «Bataille de Cable Street». Après ces événements, le gouvernement a adopté quelques lois pour restreindre la British Union of Fascists et sa popularité a diminué. Mon grand-père a continué cette lutte en combattant les nazis pendant la Seconde Guerre mondiale.

En 1978, le fascisme a de nouveau fait parler de lui en Grande-Bretagne. Le mouvement Rock against Racism, avec l'aide de la Ligue antinazi, organise deux manifestations qui se terminent par des concerts gratuits à Londres. Plus motivé par la fête et les filles que par la politique, j'y participais avec des amis. La première se déroulait dans l'East End et le concert avait pour tête d'affiche les Clash. Jouaient aussi Buzzcocks, Stetson et Sham 69. C'était vraiment une ambiance incroyable. La seconde manifestation s'est tenue dans le sud de Londres et des concerts d'Elvis Costello, Aswad étaient programmés. On

dit qu'il y avait plus de cent mille personnes qui défilaient. Avec mes amis, nous discutons du meilleur endroit pour s'arrêter boire une bière quand j'ai vu des policiers attraper des gens. Je ne savais pas trop pourquoi. Tout à coup, on m'a attrapé. L'instant d'après, j'étais jeté à l'arrière d'un fourgon de police. Finalement, j'ai été accusé de trouble à l'ordre public. J'ai raté les concerts.

Mes parents étaient très choqués, mais tout à coup, pour mon grand-père, j'étais un héros.

Christian LANCASTER



Hommage.

*Il n'y a aucune recette pour devenir une mère parfaite,
mais il y a mille et une façons d'être une bonne mère.*

Jill Churchill

Maman, Maman, merci, merci, encore merci de m'avoir mis au monde !

Toi qui m'as porté pendant neuf mois dans ton corps, toi qui m'as donné la vie, toi qui m'as appris à boire de l'eau, qui m'a allaité des mois et des mois, merci encore pour tout. Toutes les femmes du monde, je vous remercie, car la femme est la maman de tous.

Voilà pourquoi dans mon pays, le Burkina Faso, le 8 mars est une journée particulière en hommage à toutes les femmes. A cette occasion, les hommes prennent leur rôle. Contrairement aux autres jours, ce sont elles qui leur donnent l'argent pour aller faire les commissions au marché. Ils portent les bébés attachés dans le dos. Ils préparent les plats de leur choix, ce qui est exceptionnel dans mon pays où les hommes ne cuisinent que très rarement.

Pendant cette fête, les femmes profitent de cette journée qui leur appartient. Portant toutes la tenue traditionnelle du 8 mars, confectionnée avec le coton du pays, elles se rassemblent à la Place de la Nation pour adresser un message en cette occasion et souhaiter la bonne fête à toutes et à tous. Avec humour, elles adressent un discours au président de la République pour le changement et leurs meilleurs vœux pour le pays. Il en fait de même à leur égard.

En attendant leur retour, nous, les hommes de la famille, préparons l'arrivée de la maman à la maison avec de la musique et un apéro avec des boissons à gogo. L'ambiance festive est garantie et nous leurs souhaitons une belle fête. Nous leur offrons des petits cadeaux juste pour elles. Toutes les familles dansent, chantent et mangent les plats traditionnels. Ainsi, la fête se déroule toute la journée et même jusqu'à tard la nuit.

Dans mon pays, nous respectons infiniment les mères, qu'elles soient en bonne santé, malvoyantes, grosses, maigres, pauvres, riches, etc... Pour leurs enfants, elles sont uniques. Elles nous ont donné la vie et nous ont élevés avec beaucoup de mérite.

Encore merci à toutes les mamans du monde, pour leurs efforts et pour tout ce qu'elles ont pu apporter à leurs enfants !

Gildas ONADJA

La crosse rouge...

*Lorsque les armes se taisent,
leur bruit est remplacé par les lamentations des morts,
relayées par les soupirs des survivants.*

Moses Isegawa

Par ses richesses, l'Angola, ancienne colonie portugaise, est actuellement un pays encore très convoité. Le problème, c'est que ces richesses ne sont composées que de matières premières ; et non de produits finis qui, eux, rapportent beaucoup d'argent. Malgré tout, ce pays est le deuxième exportateur de pétrole d'Afrique subsaharienne et de sa terre, sont extrait des diamants, de l'or, de l'uranium, du marbre, etc... Toutes ces richesses ont amené les hommes du monde entier à se battre dans ce beau pays.

J'habitais avec ma mère, de nationalité suisse, à La Chaux-de-Fonds. Mon père, co-fondateur d'un parti politique, l'UNITA (Union nationale pour l'indépendance totale) s'est battu pour libérer le pays de la colonisation portugaise. Nous l'avons rejoint pour le Jour de l'Indépendance. Nous voulions nous installer en Angola à Huambo plus précisément. Je devais avoir sept ans environ.

La joie avait envahi ma famille. Nous ne pouvions pas deviner ce qui allait se passer. Nous ne pensions pas que l'autre parti de libération, le MPLA (Mouvement populaire pour la libération de l'Angola), une fois armé par Fidel Castro, allait trahir les accords signés. Il est clair que notre président de l'UNITA, le boss de mon père n'allait pas rester les bras croisés.

Une terrible et violente guerre fut déclarée. Les belligérants (Est-Ouest) aidaient chacun son camp suivant leur intérêt. L'URSS soutenait le MPLA avec les Cubains. Les Américains et l'Afrique du Sud (avant la libération de Mandela) épaulaient l'UNITA. D'autres nations étaient concernées par le conflit angolais. Même si en Suisse, l'écho de cette guerre ne fit pas de bruit, ce fût le conflit armé le plus violent d'Afrique après la Seconde guerre mondiale.

Un jour, alors qu'avec ma mère, nous étions au fief de l'UNITA, un camion, empli de soldats de l'autre camp, arriva. Je connaissais les drapeaux de chaque mouvement. J'ai posé la question : « *Mais, ils font quoi, les soldats, là ?* » Avec une de ses phrases secrètes, ma mère m'a rassuré. Heureusement, ce jour-là, peu de temps après, notre chauffeur nous a ramenés à la maison. Le lendemain, la tension était montée d'un cran. Au quartier général du parti, nous étions réfugiés dans une pièce sécurisée par un soldat armé, en position sur le balcon. Le



président de l'UNITA, Jonas Savimbi était présent. Dans mon souvenir, il était étonnamment d'humeur agréable. Pourtant, à l'extérieur, le bruit des armes, principalement des mitraillettes, se faisaient entendre. Les combats de la guerre civile venaient de débiter.

D'autres aventures extraordinaires ont suivi l'engagement de mon père, responsable de la diplomatie du parti. Je pourrais vous raconter bien des anecdotes. Après ces jours passés à Huambo, en compagnie du président, ma mère, ma sœur, ma tante et moi-même, avons pris, en catastrophe, un avion pour un rapatriement vers la Suisse, organisé par la Croix-Rouge. De son côté, mon père a dû se réfugier dans la brousse avec Savimbi pour organiser la guérilla.

De ces jours de 1975, je me souviens, avec plaisir, du boss, avec sa kalashnikov, qui me prenait sur ses genoux. J'étais surtout impressionné par le fusil automatique à la crosse rouge.

Olivier CHITACUMBI

Enfin Papa...

*Lorsque le premier bébé rit pour la première fois,
son rire se brisa en un million de morceaux,
et ils sautèrent un peu partout.
Ce fut l'origine des fées.*

James Barrie

« *Je suis enfin Papa* ».

Assis dans le tram, ces mots résonnent en moi, je ne tiens plus en place. J'ai envie de serrer tout le monde dans mes bras tellement la joie m'inonde. Mon esprit devine mais ne réalise pas encore la portée de cet événement !

Au changement de bus, je me précipite à la cabine téléphonique pour avertir mon entourage. L'émotion me fait bafouiller, je ne retrouve plus mes phrases, je dois souvent recomposer le même numéro, je m'emballe.

Je me sens porté, comme dans un rêve, mes actions semblent mécaniques, mes sens amplifiés, je baigne dans un bien-être irréel. Lorsque j'arrive à l'hôpital, la nouvelle maman discute déjà, dans la salle d'attente, avec les premières visites. Cernée, fatiguée, mais tellement sereine, tellement belle. Tout en la félicitant, mon esprit suit déjà le corridor, cherche la porte de la chambre où dort ma fille, Emmanuelle, ressent le lien avant même de l'avoir vue.

Cette fois, j'y suis, je toque mais n'entend aucune réponse, alors je rentre en douceur. Dans la chambre vide, le silence règne, mais au loin, j'aperçois le lit où dort la petite. Je m'avance, j'ai l'impression de longer une nef, le berceau semble un autel. L'ambiance est chaude, les lourds rideaux jaunes tirés tamisent la lumière, la rendant épaisse.

Mes yeux aperçoivent un petit corps endormi, les poings serrés. Quelle sérénité, quelle douceur ! J'ai tellement envie de la prendre dans mes bras mais n'ose rompre son doux sommeil.

Sans s'interrompre, une phrase tourne en boucle dans ma tête : « *Je suis Papa*. »

Raymond PILLET

Le jour où j'ai décidé...

Joint du matin, gueule de babouin.

Paul Carvel

Il y a une grosse différence entre ce que j'imaginai et la réalité... Nous ne pouvons pas savoir avant de réellement nous lancer. Ma dépendance s'est installée en moi sans que je m'en aperçoive, sans bruit, comme un démon qui prend ses quartiers dans un coin de ma tête.

Le jour où je m'en suis rendu compte, il était trop tard. L'addiction était réelle. J'en ai pris conscience la première fois où je n'ai pas pu trouver de joint pour ma soirée. Stressé de ne pas pouvoir m'endormir sans cette fameuse cigarette magique, j'étais dans mon lit, allongé. Mes pensées fusaient. Je n'arrivais pas à m'enlever de la tête le fait d'en avoir besoin pour bien dormir.

Plusieurs fois, l'idée d'arrêter m'a traversé l'esprit. Mais, à chaque occasion de retourner voir mon contact, j'y retournais sans réfléchir. C'était plus fort que moi, je ne voulais pas m'en passer. Le déclic est survenu après m'être longuement pris la tête avec moi-même.

Pourquoi je m'énervais quand je n'en avais pas ? Pourquoi je stressais ? Pourquoi je gâchais mon temps et mon énergie avec cette substance alors que d'autres s'en sortaient très bien sans... ?

J'en ai eu marre ! J'ai ressenti l'envie réelle d'arrêter.

Première étape, me fixer une date, dimanche 14 mars 2021, sera le premier jour de ma nouvelle vie. Je l'ai décidé !

C'est avec beaucoup d'appréhension, de peur et de doute que j'ai fixé cette date. Je me suis rendu compte par la suite que ma dépendance résidait dans ma tête. J'ai réalisé qu'avec de la volonté et de la détermination, tout était possible.

Le jour J arriva ! Le combat allait commencer, mais j'étais prêt. J'avais mes amis et ma famille pour me soutenir. La date était fixée : le plus important était que la décision venait de moi.

Le premier jour passa, puis le deuxième... le troisième. Plus les jours s'écoulaient, mieux je me sentais, confiant que j'y arriverais.

J'écris mon récit quatre mois après avoir arrêté. Je crois pouvoir dire que je suis libéré de ma dépendance. Je ne ressens plus de manque. Je dors bien. Je rêve à nouveau pendant mes nuits.

Je vous le dis : je suis fier de moi et de ma décision !

J'ai envie de vous dire, à vous très chers lecteurs, que lorsque nous sommes décidés, que nous y croyons sincèrement, nous pouvons arriver à atteindre nos objectifs.

Il est difficile de s'imaginer réussir. J'avais des doutes et de la peur. Avec de l'envie et en laissant nos pensées négatives de côté, nous pouvons arriver à tout, croyez-moi !

Je vous le dis : ayez le courage et la détermination d'essayer. Lancez-vous et vous verrez peut-être le bout du tunnel plus vite que ce que vos pensées vous dictent.

Surtout, gardez espoir. Si vous n'y arrivez pas du premier coup, n'abandonnez pas.

Continuez votre combat.

Un jour, vous y parviendrez !

Une fleur, qui ne se plante jamais, n'a aucune chance de pousser.

Lucien LOOSLI



Le premier jour

Dans une bonne école, on t'enseignera le baobab du métier.
Frédéric Dard

Je me souviendrais toujours
de ce merveilleux jour,
où malgré la pluie et le vent,
moi, toute petite enfant,
J'ai commencé mon premier jour d'école.
Je me souviens de l'odeur des couloirs,
du bruit des portes d'armoires
et le chahut
de tous les copains de ma rue.
A ce moment-là,
Je ne le savais pas
mais je rentrais, pour la première fois,
dans la Société, rien que ça.
Il est là, le premier pas
de ma vie qui m'amènera
sur la route de la recherche de Soi.
Il est important, ce premier jour d'école,
je m'en souviens et j'en rigole.

Mary-Josée GOBBO



L'écroulement d'un rêve...

*Le but de la société humaine doit être le progrès des hommes,
non celui des choses.*

Léonard Sismonde de Sismondi

Mon nom est Tanya Unternährer. Equatorienne, la vie m'a conduite en Suisse à l'âge de vingt ans. J'ai envie de vous parler d'une étape de mon parcours professionnel qui a bouleversé ma vie.

Petite, je rêvais de travailler dans le domaine du tourisme. C'est pourquoi, en terminant ma scolarité, j'ai entrepris une formation dans une école de tourisme. Après quatre ans d'études et de travail sur le terrain, j'ai enfin obtenu une licence me permettant d'ouvrir ma propre entreprise. Par la suite, j'ai eu l'opportunité de travailler pour une agence basée à Genève, spécialisée dans les voyages à destination des pays d'Amérique Latine. J'étais heureuse, mon rêve d'enfant s'était enfin réalisé...

Grâce à mon travail, je me suis fait des relations autant avec les tours opérateurs, les employés de lignes aériennes et les agences IATA (International Air Transport Association). En 2003, j'ai eu la proposition de l'une d'entre elle, basée à Bienne, de monter une succursale à Neuchâtel. J'avais enfin ma propre entreprise que j'ai dirigée pendant quatre ans et demi. Malgré tous mes efforts, je n'atteignais pas mon chiffre d'affaires pour supporter les charges, ce qui m'a amenée à chercher du travail dans l'horlogerie pour arrondir mes fins de mois. Depuis 2004, la vente, la réservation de billets et les voyages organisés se faisaient par internet. Cette évolution ne m'a pas permis de continuer. En 2007, j'ai dû me résoudre à arrêter. Ce fut l'épisode le plus dur de ma vie. Mon rêve s'écroulait. J'étais épuisée et perdue...

J'avais besoin de me stabiliser. Pour tout cela, il me fallait un salaire. Alors, je me suis dit que je vivais en Suisse, pays des montres et comme on ne peut pas « s'inventer une mer dans le désert du Sahara », il fallait que je m'adapte. J'ai eu la chance de pouvoir continuer dans l'horlogerie, au Locle dans le canton de Neuchâtel, ce qui m'a permis d'acquérir une stabilité financière, pendant deux ans.

En 2008 est survenue la crise des subprimes, ce qui a eu pour conséquence une vague de licenciements, dont le mien, que j'ai subi en 2009. Nouveau choc...

Cette année-là, j'ai réfléchi à mon avenir. J'ai décidé d'aller au CPLN à Neuchâtel pour recevoir des conseils par rapport aux diplômés que j'avais obtenus dans mon pays. On m'a informé que mes certificats n'étaient pas valides en Suisse mais que

Maman

L'enfant reconnaît sa mère à son sourire.

Virgile

Je me souviens d'une journée d'été en plein mois d'août. Comme d'habitude, je jouais avec ma grande sœur aînée, âgée de six ans. A l'époque, jeune et innocent du haut de mes deux ans, j'avais déjà une réputation de casse-cou.

Nous jouions dehors. Ma maman nous a appelés par la fenêtre pour rentrer souper. Après le repas, vint l'heure de la sieste. Ne voulant pas la faire et profitant de l'absence de mon père qui travaillait, j'ai décidé d'aller dans la chambre de ma sœur. Elle s'était assise au bord de la fenêtre. Voulant l'imiter et ayant aperçu mes voisins qui jouaient dans le bac à sable, je me suis penché pour les regarder. Et là, j'ai à peine eu le temps de dire « ouf » que je suis tombé dans les escaliers qui menaient à la buanderie : une chute de quatre mètres !

Me retrouvant le visage ensanglanté, sans verser une larme, je me suis hissé en rampant, à quatre pattes, le long des escaliers. Tout à coup, le front ensanglanté, je vis ce qui me parut être un ange atterrir à mes côtés. Maman, alertée par les cris de ma sœur terrifiée, n'avait pas hésité une seule seconde à sauter par la fenêtre plutôt que de descendre par les escaliers. Blessée à la jambe droite, elle téléphona aux urgences.

A l'approche de l'ambulance, terrifié par la sirène, la présence de Maman me rassurait : j'étais vivant !

Ivan DE SOUSA



je pourrais obtenir un CFC d'employée de commerce, grâce à l'article 41, car j'avais déjà acquis beaucoup d'expérience commerciale. J'ai dû payer les cours du soir, tout en travaillant dans une fabrique, la journée. À la suite de cela, j'ai travaillé dans plusieurs domaines (fabriques, télévision, assurances, réceptionniste en milieu hospitalier, secrétariat, etc...). J'ai acquis beaucoup de connaissances autant théoriques que pratiques. En 2018, pour améliorer ma situation, j'ai entamé une formation de comptable. J'ai obtenu un diplôme en 2020. Ma vie continue...

Malgré tous les hauts et les bas vécus, je me bats toujours avec courage, en me disant chaque jour que je dois avancer, ne pas baisser les bras, garder l'esprit positif. Ma place dans la société ?

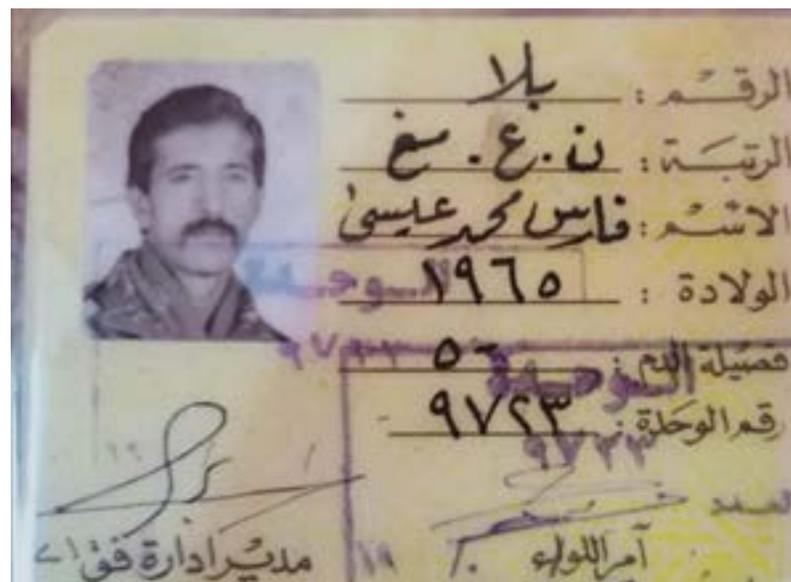
Je la cherche depuis 2007...

Tanya UNTERNÄHRER



Faris

Faris naît le 18 mai 1965 à Mossoul. Son papa est peintre en bâtiment. Sa maman élève ses 10 frères et ses 4 sœurs. Après l'école primaire, il étudie deux ans au collège. Dès l'âge de 10 ans, il travaille avec son père. Avant la guerre, il a déjà exercé les métiers de coiffeur, chauffeur poids lourd, soudeur et mécanicien. En décembre 1983, après l'appel télévisé de sa classe d'âge, il part pour la guerre Iran-Irak. Pendant deux mois, il s'entraîne puis il est envoyé sur le front. Ignorant tout des combats et des bombardements, il a peur pendant la première attaque. Lorsque son ami, une tâche rouge sur le front, tombe mort sur le coup, il comprend qu'il y a un sniper. A la vue d'un de ses camarades, agonisant, la moitié de la tête arrachée, il réalise que la mort peut arriver à n'importe quel moment. A partir de là, il n'a plus peur. Il éprouve des moments de tristesse mais aussi de la joie, née de l'amitié avec ses camarades. Sans frères et sœurs, sans parents, ils forment sa famille et il peut compter sur eux. Chaque mois, il passe 5 jours avec sa famille. En cas d'alerte rouge, il arrive qu'il ne voie pas les siens pendant trois-quatre mois. Des sunnites, des chiites, des yézidis et des chrétiens composent son régiment. Il se sert d'un Famas, d'une Kalashnikov et d'un lance-roquettes RPG. En 1985, il est blessé au mollet droit par un éclat de bombe. En 1986, il est condamné à deux ans d'emprisonnement par les Irakiens pour avoir critiqué le régime de Saddam et essayé de désertier. Un épisode explique les raisons de cette tentative. Lors d'une sortie nocturne avec dix autres soldats pour bombarder un tunnel iranien stratégique, il propose à son supérieur de prendre la tête du commando. Par une nuit sans lune, ils avancent en gardant une distance maximale de deux mètres entre eux afin de ne pas se perdre. Son supérieur reçoit l'ordre de faire demi-tour. Faris reste le dernier afin d'observer les mouvements de l'ennemi pendant leur retraite. Il se rend compte que son groupe l'a distancé. Trop proche des lignes iraniennes, il ne peut pas les appeler. Il ne peut traverser à l'aveugle. Sans le spécialiste qui connaît les emplacements exacts des mines protégeant sa base, il se retrouve bloqué. Avant le lever du jour, il creuse un trou dans le sol meuble avec sa baïonnette. Il s'y dissimule derrière une barrière de sable afin que les ennemis ne puissent identifier sa présence mais de façon que les Irakiens puissent le voir. Ils décident de ne venir le chercher qu'à la nuit tombée. Faris passe toute la journée camouflé. Au retour, il s'attend à des félicitations mais son supérieur le réprimande. Ils se disputent jusqu'à s'insulter réciproquement. Il s'évade trois fois du camp de



prisonniers et est repris. Au total, sa peine d'emprisonnement dure cinq ans. Dès sa libération, il est accompagné par un gardien jusqu'à une ville limitrophe de la frontière koweïtienne sur le front. Il participe à la guerre du Golfe jusqu'à la fin, en 1991. Pendant la retraite des Irakiens hors du Koweït, ils subissent les intenses bombardements des avions américains, égyptiens et de la coalition. Le supérieur de Faris explique qu'il faut abandonner les voitures et repartir à pied parce qu'après deux ou trois passages, les avions ciblent les véhicules. Après un ou deux jours de marche, avec de l'herbe comme seule nourriture, l'eau de pluie comme boisson, harassé, Faris s'accroche à un camion militaire, pendant 20 kilomètres pour se rapprocher de Bassora. A deux reprises, un avion ennemi survole le véhicule bloqué par les carcasses de voitures bombardées. Il prévient les soldats du danger qui les menace. Seule une quinzaine de personnes sur la cinquantaine descendent du camion. Faris les incite à se dépêcher pour sortir de la zone de 100 mètres dans laquelle ils risquent leur vie. Ils courent une grande distance jusqu'à la route principale. Lorsque l'avion bombarde le camion, cela provoque une sorte de séisme. Jamais, Faris n'oubliera la vision des soldats projetés dans les airs. Il arrive face à un village. Chargé de sa kalashnikov et de ses chargeurs, il décide de traverser la rivière qui l'en sépare. Dans l'eau profonde, il a du mal à nager. Il essaie de faire demi-tour mais, il est tétanisé. Pensant « *si je meurs, je meurs* », il se laisse aller. Il se rend compte qu'il a pied. Chaque pas lui semble durer dix minutes. De retour sur la rive du départ et soucieux de se mettre à l'abri, il remarque une vieille personne, munie d'une pelle, qui tente de creuser un trou pour se cacher et il l'aide. Les deux cavités terminées, les deux hommes s'y glissent et se recouvrent de branchages pour ne pas être repérés par les avions. Heureusement, le matin, le brouillard se lève

et les dissimule aux yeux de l'ennemi. Alors que Faris se dirige vers la route principale entre la ville d'Al-Amara et Bassora, il entend les gens parler d'un accord de cessez-le-feu annoncé à la radio et à la télévision. Il marche une trentaine de kilomètres avant qu'une voiture l'emmène vers Bagdad. Il ne sent pas la douleur de ses jambes et de ses pieds enflés. Arrivé à la capitale, quelques inconnus découpent ses bottes de l'armée, unique solution pour les ôter. Alors le soleil se lève, il toque à la porte de la maison familiale après une absence de deux ou trois mois. « *Qui est là ?* » « *Faris.* » A cette annonce, elle perd connaissance. Ses parents croyaient qu'il était mort. Très triste de la défaite de son armée, heureux de retrouver sa famille, il se réjouit que les Américains obligent le pouvoir à désengager définitivement sa classe d'âge de l'armée. Sans un sou en poche, obligé de retrouver rapidement un emploi, il s'installe dans une échoppe dans une rue très commerçante. Au moyen d'une gazinière, il prépare du café et du thé



pour les passants et les commerçants du quartier. En 1993, il se marie avec une Bagdadienne, cousine de la femme de son petit frère, avec qui, en 1996, il aura un fils, Sofiane. Son travail ne rapporte pas assez pour nourrir sa famille. En face de son petit local, sans table et sans chaise, un officier de l'armée irakienne, connaissant sa réputation de bon et honnête travailleur, lui propose de gérer son café. Après un grand nettoyage de cet établissement qui peut accueillir une trentaine de clients attablés, il achète du thé et du café de bonne qualité, des cartes et des jeux de société. Dès l'ouverture, du matin au soir, il n'y a plus une table ni une chaise de libre. Un de ses voisins vend des sandwiches, l'autre des sucreries ce qui lui apporte une clientèle supplémentaire. Dès le premier soir, le propriétaire est agréablement surpris par le nombre inhabituel de clients et la recette du jour. A partir de ce moment, Faris double ses revenus. Malheureusement, le propriétaire ne paye pas le fournisseur de thé et de café. Devant cette injustice, Faris ne peut pas continuer. Sa femme lui propose de vendre l'or qu'elle possède, d'acheter des télévisions et des radios à Bagdad et de les revendre dans le souk de Mossoul, ce qui ne s'avère pas une bonne affaire. Une connaissance lui propose de faire du pain pour son restaurant. Son petit frère parti au service militaire, il lui emprunte sa voiture pour faire le taxi. Grâce à un système de collecte, il arrive à réunir une grosse somme d'argent pour s'acheter une petite Volkswagen d'occasion. N'étant pas un taxi officiel et vu la nombreuse concurrence, il



n'obtient pas beaucoup de revenus. Un jour, alors que son taxi passe à côté d'un check-point de l'armée, une bombe explose. Il reçoit un éclat dans la tête et un dans le dos. Son frère tient une quincaillerie. Le matin, il enseigne et Faris le remplace. Sa femme le quitte et part avec son fils à Bagdad. Une nuit, Daech entre dans Mossoul sans que l'armée, dont la moitié a déjà fui, défende la ville. La population se réjouit parce que 90% des soldats étaient chiites, pratiquaient la pédophilie, volaient dans les magasins, rackettaient les habitants en bloquant les routes menant aux différents quartiers. N'importe quel simple soldat pouvait mettre quelqu'un en prison ou, tout simplement, le tuer en prétextant mensongèrement être menacé par une grenade. Daech libère les rues et oblige les propriétaires de magasin à baisser les loyers de moitié. Cette joyeuse période ne dure qu'une douzaine de jours. Daech exige que les hommes fassent pousser leur barbe et que les femmes portent la burqa. Ses hommes tuent beaucoup de gens. Faris habite un quartier à majorité chrétienne. Daech oblige les chrétiens à payer un impôt. S'ils refusent, ils doivent abandonner leur maison. Lorsqu'ils partent de la ville, ils se font entièrement dépouillés de leurs biens et leur voiture. Pour aider un couple d'amis chrétiens, il emprunte leur véhicule, chargé de leur fortune en argent et en or. Grâce à sa connaissance du patois paysan parlé par les hommes de Daech et à ses papiers musulmans, il passe le point de contrôle et sort de Mossoul. Il livre la voiture à des proches de ses amis. Malheureusement, à son retour en taxi, arrivé à la barrière de contrôle, il retrouve le même homme qui, soupçonneux, l'interroge longuement et devinant son rôle d'intermédiaire, relève son adresse. A partir de ce moment, Faris craint pour sa vie, Daech étant réputé pour assassiner les gens au milieu de la nuit. En voiture, il se dirige vers le Kurdistan dont l'entrée est interdite. Profitant d'un moment d'inattention de l'officier et du soldat qui gardent le check point de contrôle, il passe en force. Pendant un an et demi, ne touchant qu'une petite rente d'invalidité, il vit chez un de ses frères. Pour se nourrir, il est obligé de se défaire de son Honda à moitié prix et vend des shampoings et des savons. Alors qu'il ne travaille que depuis quinze jours, son frère lui propose de partir pour l'Allemagne, en passant par la Turquie, avec un autre frère. En bus, il part avec environ 300 dollars en poche, somme largement insuffisante pour rejoindre l'Europe. A Istanbul, il connaît une femme qui lui propose d'accompagner les quatre enfants de son frère. Ce dernier se chargera de la logistique. Arrivés sur la côte, un bateau d'une capacité

de 35 personnes, alors qu'ils sont 65 passagers, les attend. En échange de la gratuité de son passage, un homme non expérimenté conduit l'embarcation qui manque de chavirer à plusieurs reprises. Encouragé par des proches qui savent qu'il a été pêcheur, Faris le remplace et pilote le rafiote. Au bout de deux heures vingt, ils arrivent en Grèce. En compagnie des quatre gosses et du papa, Faris passe par la Serbie, la Croatie, la Macédoine, la Slovénie, l'Autriche, l'Allemagne et arrive en Suisse. A Bâle, il passe 24 jours au centre fédéral de requérants. A Berne, au cours de son premier interrogatoire pour obtenir le statut de réfugié, le juge et le traducteur trouvent son histoire touchante et véridique. Au second interrogatoire, à Vallorbe, Faris ressent les soupçons du juge qui cherche à le mettre en défaut. A la toute dernière question, à savoir ce que Faris souhaite, ce dernier répond : « *Revoir mon fils.* » Le juge répond : « *Cela m'étonnerait.* » Faris espère obtenir un permis B qui lui permettrait de voir son fils, en Turquie. Il reçoit un permis F. Tristement, il réalise qu'il ne pourra pas passer de frontière pendant 5 ans. Il se retrouve dans l'abri des Gollières pendant quatre mois et demi, puis dans un studio à Colombier et dans un autre à La Chaux-de-Fonds. En tout, il suit 6 mois de cours de français dans deux écoles différentes. Il apprend cette langue, surtout grâce à ses amis et à sa compagne. Après un passage dans la cuisine du Seuil, il rejoint La Joliette pour y préparer les repas. Il y est réputé pour ses excellentes soupes. Son rêve de voir son fils et même, maintenant, son petit-fils, est toujours d'actualité. Depuis son arrivée en Suisse, qu'il estime être devenu son pays, il se sent réellement un être humain et non du bétail comme en Irak. Lorsque je lui demande comment il fait, après toutes les épreuves qu'il a traversées, pour être quotidiennement de bonne humeur, blagueur, souriant, il me répond : « *Si je ne plaisante pas, si je ne rigole pas, je ne pourrai pas vivre longtemps.* »

T.F.

Un grand merci au traducteur, Khaled FALFOUL

Mon arrivée...

*Les néandertaliens et homo sapiens arrivés en Europe
étaient des migrants
et se sont mélangés pour faire de nous des métis originels.*
Edgar Morin

Partie de la république Dominicaine, j'atterris à Milan. Je prends le train et arrive à Lugano avec 100 dollars en poche. Malheureusement, j'aurais dû arriver à Bienne où habite ma sœur, Rachel.

J'emprunte un smartphone et lui téléphone à plusieurs reprises sans obtenir de réponse. Dépitée, j'appelle Magnolia, une copine de ma sœur, à Saint Domingue. De là-bas, cette dernière passe de nombreux coups de fil. Au bout de six heures, elle finit par réussir à contacter Rachel qui ignore que je viens d'arriver en Suisse et se demande ce que je fais au Tessin. Au téléphone, Magnolia m'explique le trajet. Alors que je ne parle pas un mot de français, je dois acheter un billet pour Bienne en passant par Zurich et Olten. Au guichet, l'employé remarque que je suis est un peu perdue. Voyageur, il a visité le Pérou, la république Dominicaine, le Chili et maîtrise l'espagnol qui est ma langue maternelle. Je refuse sa proposition de me payer mon billet. Il m'accompagne sur le bon quai et m'indique la voie pour le train qui va à Zurich.

Arrivée à Olten, je ne descends pas. Lorsque le train redémarre, je me rends compte qu'il repart en arrière. Le contrôleur passe et m'explique en italien que j'ai raté ma correspondance. Heureusement, je comprends un petit peu cette langue parce que, dans mon pays, j'ai travaillé dans une boutique où j'accueillais de nombreux clients italiens. Il m'explique gentiment de continuer jusqu'à Zurich où doit prochainement arriver un train direct pour Olten qui s'arrêtera sur la voie d'en face.

Arrivée à bon port, je trouve une cabine téléphonique dans la gare. A plusieurs reprises, j'insère une pièce qui retombe aussitôt. Une personne m'indique la solution miracle : frotter la pièce de monnaie contre le métal de l'appareil. Je réussis enfin à joindre Rachel.

Lors de ces retrouvailles, je pleure...de joie !

Marianella BENITEZ



Sauvage rencontre

L'Homme est l'animal le plus cruel.
Friedrich Nietzsche

Ce jour-là, je me promenais seule dans les sous-bois. C'était le printemps et Dame Nature étalait toutes ses nuances de vert sous les rayons orange du soleil couchant.

Arrivée au pied d'une falaise, j'ai eu cette étrange sensation d'être observée. Alors, j'ai levé la tête et à cet instant, mon regard a plongé dans ses yeux hypnotiques. Il se tenait juste au-dessus de moi, accroupi sur un rocher, ses pattes si grandes et puissantes, sa fourrure de velours dorée, son museau qui bougeait presque imperceptiblement. Il humait mon odeur d'humaine, celle d'une intruse dans son monde sauvage. Puis, il s'est levé, m'a lancé un dernier regard et, en un clin d'œil, il a disparu dans l'épaisse végétation.

Le face à face n'a duré que quelques secondes, mais le souvenir de cette vision rare et improbable reste toujours vif. J'ai vu l'âme de la forêt, gracieuse, mystérieuse, secrète et tellement discrète.

Cela reste une de mes plus belles rencontres, ce rendez-vous magique avec cet animal magnifique : le lynx !

Chrystelle NORSWORTHY

Mon voyage

*Si vous pensez que l'aventure est dangereuse,
je vous propose d'essayer la routine....
Elle est mortelle !*
Paulo Coelho

Pour la première fois de ma vie, j'ai décidé de voyager tout seul dans un pays que je ne connais pas et dont je ne parle pas la langue officielle.

Cette idée me vint par ma curiosité et mon envie de découvrir une nouvelle culture et un autre pays.

Je n'ai jamais pensé à visiter le Danemark en particulier. Un jour, j'ai connu une femme sur Facebook qui m'a encouragé à visiter la Scandinavie. Heureusement, elle parlait ma langue. Du coup, mon séjour en a été facilité.

Le trajet était agréable parce que j'ai choisi de me rendre là-bas en train. J'ai pu ainsi profiter des paysages que je regardais à travers la fenêtre. C'était chouette !

Le style d'architecture m'a beaucoup plu avec les bâtiments colorés et leurs styles très variés et riches. J'ai trouvé le port de Copenhague magnifique.

Le Danemark est réputé être le pays écologique par excellence. 50% de l'énergie consommée vient du vent. Le peuple est conscient de l'importance des énergies renouvelables. Les Danois possèdent deux vélos par habitants.

Mon voyage m'a appris à agir tout seul, à être autonome et à avoir le courage d'aller vers les gens. Il m'a permis de pratiquer mon anglais et d'avoir plus confiance en moi.

Salman FERSI



Un mystérieux personnage

Il y a un volume considérable de littérature, qui nous vient d'un passé où le monde était un endroit à la lisière du merveilleux, encore plein de possibilités, de choses non explorées, de dangers.
John Howe

Je suis dans le bus qui me ramène à Neuchâtel. Il fait chaud et lourd. Je remarque, assis en face de moi, un personnage singulier, avec une longue barbe pointue, au regard pénétrant, accompagné de son fils qui doit avoir 3-4 ans.

Je sens vite le regard insistant du père. Ces quelques minutes me paraissent des heures. Le père se penche à l'oreille de son fils en chuchotant. Le fils me regarde, regarde son père et hoche la tête affirmativement.

Le père, accompagné de son fils, se lève, se dirige vers moi et me dit : « Bonjour, je suis illustrateur. Je cherche un modèle à photographier pour inspirer mes futurs dessins d'un personnage de conte pour enfants qui s'intitule *L'homme qui allumait les étoiles* ».

Et, c'est ainsi que j'ai fait la connaissance de John Howe, directeur artistique du film "Le seigneur des anneaux". Je suis devenu l'homme qui allumait les étoiles. Et, pour un autre conte, vêtu d'une armure historique, provenant du château de Lenzbourg, je me suis métamorphosé en Yvain, le chevalier au lion.

Pour salaire, John Howe me propose 50 francs ou de manger une crêpe avec lui. J'ai opté pour le second choix ce qui m'a permis d'entrevoir le monde magique et onirique de cet illustrateur renommé.

Roger FISCHER



Une aventure humaine

La langue française est une femme. Et cette femme est si belle, si fière, si modeste, si hardie, touchante, voluptueuse, chaste, noble, familière, folle, sage, qu'on l'aime de toute son âme, et qu'on n'est jamais tenté de lui être infidèle.

Anatole France

Je joue dans la cour de récréation de mon école primaire à Pontarlier, en France. J'ai environ 9 ans et plein de copines ! Je suis très studieuse. A la « récré » j'adore m'amuser avec mes amies de toutes nationalités : françaises, portugaises, turques, algériennes... Nous allons les unes chez les autres. C'est ainsi que commence mon intérêt pour les autres cultures et les langues étrangères.

Quatorze ans plus tard, me voici à l'Université de Besançon, toujours en France, j'étudie pendant trois ans les langues étrangères : l'anglais, l'espagnol et l'italien qui deviendra ma langue préférée ! J'essaie aussi d'apprendre l'arabe littéraire pour le plaisir. Cela ne dure que quelques mois vu la difficulté et l'investissement trop important en plus de mes études de langues. Résultat des courses : le goût pour les langues étrangères est bien installé !!!

Aujourd'hui, 24 ans plus tard, après avoir étudié, voyagé, élevé mes deux enfants et exercé divers métiers, j'arrive à la Joliette. Quel Joli nom !!! Je travaille en équipe dans le secteur cuisine avec des collègues venant d'Irak, de Syrie, d'Erythrée, et d'autres pays. Dans une bonne ambiance, nous, épluchons, coupons les légumes, avec des sourires et une belle motivation. C'est plaisant de travailler ainsi. Mais, il y a un petit mais : cette limite au niveau de la communication. Nous ne parlons pas les mêmes langues ! Il faut briser cette barrière ! Nous nous comprenons quand même du mieux que nous pouvons avec les bases de français que ces personnes connaissent, avec des gestes, avec google traduction, une application bien utile et avec les 2-3 mots que je connais en langue arabe. J'essaie tout : l'anglais, l'italien...suivant les pays d'où ils viennent ou d'après leur parcours de vie. Je constate : la communication s'enclenche tout en travaillant et le tout dans la bonne humeur !

Déclic et prise de conscience ! Pour les personnes issues de la migration, apprendre la langue du pays dans lequel ils désirent s'intégrer pour démarrer une nouvelle vie... est une NECESSITE. Pourquoi ? Pour communiquer afin de rompre l'isolement, louer un appartement, chercher du travail, accomplir

des démarches administratives, faire les courses, découvrir une nouvelle culture tout en gardant la leur et vivre leur quotidien.

Et cela ne se fait pas tout seul ! Dans ce cours de français, les élèves ponctuels apprennent régulièrement le français oral et écrit, chaque jeudi après-midi. Très motivés, ils s'entraident. Au fil des semaines, ils progressent et fournissent un bon travail. Je constate que ce cours augmente leur envie de communiquer dans notre langue. L'expérience s'avère positive et évolue de manière constructive. Elle exige une adaptation aux niveaux et aux besoins de chacun.

Cet échange linguistique et culturel me nourrit, chaque semaine, de sa généreuse humanité !

Christelle BILLET



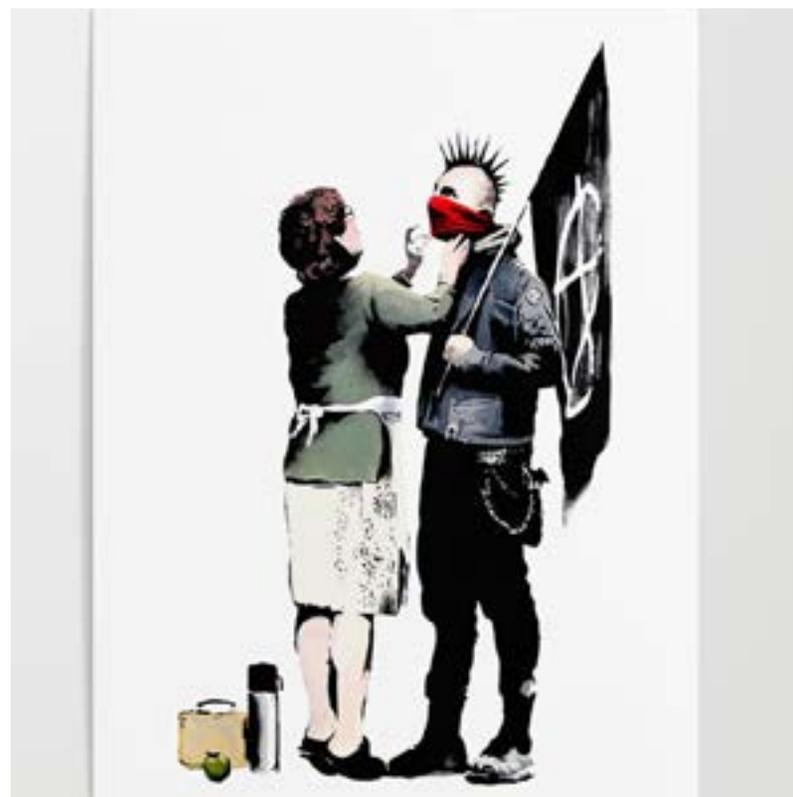
Une rencontre inattendue

Par deux points fascistes passe une extrême droite et une seule.

Jean Yanne

Si vous m'aviez dit, dans ma prime jeunesse, lorsque j'entamais ma vie professionnelle, que je serai amené à être contrôleur aux CFF sur le réseau national et que je serais basé à Lausanne, je pense très sérieusement que je vous aurais ris au nez. En effet, le petit gars rebelle que j'étais alors, tout sauf urbain – j'habitais au Val-de-Travers et j'en étais fier – n'imaginait pas un seul instant avoir, un jour, une vie citadine rangée avec femme et enfant. Tout simplement parce que mon ambition à ce moment-là n'était rien moins que de devenir bassiste dans un groupe de rock et devenir célèbre. Je n'en démordais pas et ce malgré les nombreux avertissements de mon entourage familial qui s'inquiétait, avec raison, avouons-le, de mon avenir. Mais quand on est jeune, têtu, voire carrément buté, on fonce tête baissée. J'ai donc fondé avec mes potes le groupe THC – Tendance à l'Hystérie Collective – band très influencé par les mythiques Béruriers Noirs. Alors oui, avoir un groupe, faire de la scène, choquer certaines personnes « bien-pensantes », intéresser les filles, c'est sympa mais, il y a aussi le côté alcool et diverses substances illicites qui mènent à la dépendance ; dans mon cas, cela m'a précipité aux services sociaux et m'a fait connaître les « joies » de la psychiatrie. Pour résumer, du social j'en ai bouffé et j'en bouffe encore, quant à la psychiatrie, je m'en extirpe gentiment et je me demande avec le plus grand sérieux si cette discipline controversée ne rend pas plus malade qu'elle ne guérit, mais ceci est un autre débat.

Bref, passons à la vie rangée et citadine citée plus haut, et surtout à cette « vénérable » institution que sont les CFF. Mon parcours pour arriver jusque-là serait trop long et tortueux à expliquer. Je dirais juste qu'il y a eu une femme et une entité quelque part qui veille sur moi ; dans mon cas cette dernière doit être quelque peu lassée de mes turpitudes. Les CFF sont à des années lumières d'une vie de rock star. Là, c'est la sobriété, la précision, la ponctualité, la politesse, l'élégance (vous vous ferez dénoncer si d'aventure vos chaussures sont mal lassées ou que votre cravate est de travers, la délation étant une pratique courante et encouragée dans cette entreprise) qui font loi et le fonctionnement fait un peu penser à la police et à l'armée. D'ailleurs, dans ce métier, vous donnez beaucoup, beaucoup d'amendes, ce qui posait dans certains cas problème à votre serviteur, ex resquilleur diplômé.



Si vous me demandez pourquoi je me suis infligé cela, je vous répondrai tout simplement que j'avais une famille à nourrir et que j'ai pris ce que je trouvais pour y parvenir et puis les salaires aux CFF, avouons-le, sont assez intéressants. Le métier de contrôleur n'était pas une vocation, loin de là, mais j'ai quand même pris un certain plaisir à pratiquer ce métier, surtout un beau jour de juillet 2010 où j'ai fait une rencontre inattendue sur le trajet Brigg-Lausanne. Je contrôlais les premières classes. Il n'y a pas beaucoup de travail à effectuer dans cette partie du train et les gens sont le plus souvent en règle. Soudain, j'aperçois une célébrité politique suisse, membre important de l'UDC, vous savez ce parti qui tient à préserver notre pays si paisible de ces « méchants étrangers » qui viennent perturber notre tranquillité et se soucie de notre sécurité et de notre bien-être. La célébrité en question n'était autre qu'Oskar Freysinger, surnommé l'homme au catogan, qui suscitait à l'époque beaucoup de polémiques. Pour le coup, j'ai joué au flic, examiné attentivement en prenant tout mon temps son billet en espérant qu'il n'était pas en règle, parce que, là, pour le coup, je lui aurais volontiers collé une prune bien sentie à celui-là mais, malheureusement son titre de transport était valable... Ce fut quand même jouissif pour « l'islamo gauchiste » que je suis. La vie vous fait de ces petits clins d'œil, parfois...

Patrick Perret

Balance ta vie...

Episode 2

Il était tard lorsque Suzanne rentra à la maison. Chez les Capelli, toutes les lumières étaient allumées, comme si, depuis la disparition de leur fille, ils ne supportaient plus la moindre parcelle d'ombre. Un phare dans la nuit. Le croquemitaine avait pris leur enfant.

Un silence lourd l'accueillit. Pourtant, Jérémy et Charline devaient être rentrés depuis longtemps. Elle jeta un coup d'œil à la cuisine. Ils avaient bien pris leur repas dans cette pièce. Le pain, le jambon, le ketchup et une série d'autres pots et sachets encombraient les plans de travail. Elle savait que seuls l'assiette et le verre de sa fille étaient sagement rangés dans le lave-vaisselle. Jérémy ne faisait plus rien. Le mot effort ne faisait plus partie de son vocabulaire.

Elle décida d'ordonner fermement à son fils de ranger et nettoyer le bazar laissé à la cuisine. En haut de l'escalier, elle entendit un bruit sourd émanant de la chambre de Jérémy. Elle toqua plus violemment qu'elle ne l'aurait souhaité à la porte. Pas de réponse. Pourtant, elle sentait qu'il était présent. Elle frappa encore un peu plus fort. Jérémy entrebâilla enfin le panneau et passa sa tête.

— *Pas la peine de jouer à Rambo, je t'ai entendue.*

— *J'aimerais que tu ranges et que tu nettoies. Tu as dîné et laissé tout ton souk. Je rentre du travail, je suis fatiguée et ça me déprime de voir tout ce foutoir.*

— *Je n'ai pas le temps, là, je révise. On a un contrôle demain. Si tu veux une bonne note, faut me laisser, dit-il d'un ton professoral légèrement agacé.*

Puis il claqua la porte.

Elle hésita un instant. Elle allait cogner son poing une nouvelle fois, mais suspendit son geste. Il travaillait, décision devenue rare, il ne fallait pas le déranger davantage. Il avait besoin de remonter ses notes. Elle n'avait surtout pas la force ni l'envie d'une bagarre qu'elle savait perdue d'avance. Elle n'arrivait plus à s'imposer et demander de l'aide extérieure était hors de question. On n'en était pas encore là.

Elle redescendit et se servit un verre de vin, après avoir remis de l'ordre. La fatigue lui tomba dessus d'un coup. Elle monta dans sa chambre et s'écroula tout habillée sur le lit défaits de la veille. Elle préparait le petit déjeuner quand ses deux enfants débarquèrent en se chamaillant. Elle était – déjà ou encore – épuisée. Elle leur servit un jus d'orange et de petites crêpes à la banane. Jérémy grognait à propos du paquet quasi vide de ses céréales préférées.



— *Je vais faire les courses cet après-midi.*

— *Prends-moi aussi des Oréo.*

— *Et moi, des barres de fruits bio.*

Jérémy ricanait.

— *Tu devrais suivre ce que dit ce mec sur son blog et sauter par la fenêtre. On aurait la paix, Madame Charline la parfaite.*

— *Jérémy ! hurla Suzanne en tapant du plat de sa main sur la table. Je t'interdis de parler comme ça à ta sœur ! Es-tu devenu fou ?*

— *Oh ça va, si on peut plus rigoler. Max l'a bien dit à son frère qui est dans ma classe. Bon, ce con l'a écouté.*

Surprise par la force de sa colère, Suzanne gifla son fils pour la première fois de sa vie.

L'adolescent, désarçonné, mit du temps à réagir. Il jeta sa tasse par terre et courut s'enfermer dans la salle de bain.

Suzanne resta tétanisée, sentant à peine la main de sa fille se poser sur son bras.

— *Ce n'est pas grave, maman, il l'a mérité.*

— *Oh toi ça va. Si tu n'étais pas aussi pimbêche.*

Charline ouvrit la bouche mais aucun son ne vint. Elle prit son cartable et sortit en claquant la porte d'entrée.

Et merde. Suzanne s'assit, se versa un café et le but lentement en tremblant. Elle allait devoir raisonner son fils alors que, depuis des mois, elle se sentait totalement démunie.

— *Jérémy, s'il te plaît, excuse-moi. Je suis fatiguée et on a trop de boulot avec tout ce qui se passe en ville. Allez, s'il te plaît sors, tu vas être en retard...*

Silence.

— *Allez, Jérémy... La voix de plus en plus geignarde. Je ne l'ai pas fait exprès. On reparle de l'achat de la moto, si tu veux, pour me faire pardonner.*

Elle entendit la clé tourner dans la serrure. Le mot magique, moto, avait opéré.

Sortant de la pièce en se tenant la joue, Jérémy la fixait froidement. La peur s'insinuait lentement. Avait-elle trop d'imagination ? Ce n'était qu'un gosse.

— *Vrai ? Tu me l'achètes quand ?*

— *On en rediscute ce soir si tu veux. Il faut qu'on parte. On va être en retard.*

— *Ouais, tu as dit ça pour me faire sortir. C'est nul. Je suis sûr que tu vas encore trouver une excuse. Max, lui, en a une et depuis son nouveau boulot, il gagne encore plus de tune.*

— *Quel nouveau boulot ?*

— *Oh, un truc sur internet, je sais pas trop. Je crois qu'il anime un blog, il doit avoir le plus d'abonnés possible et il gagne du fric avec.*

— *C'est quoi le nom de son blog ?*

— *Je sais pas trop. J'ai pas encore vu mais il frime avec tout ce pognon qu'il se fait. C'est pas juste. Moi, j'ai jamais rien, on est des pauvres, ça saoule grave. Il faut que tu gagnes plus,* dit-il en lançant nonchalamment ses Converse.

Suzanne ne l'entendit pas partir. Même son discours indécent ne l'avait pas touchée. Elle était restée accrochée sur le mot blog, sans mesurer ce que son fils avait proposé à sa sœur.

Ce Max était un drôle de coco. Tout le quartier connaissait sa réputation de dingo. Était-ce possible qu'elle eût le coupable sous le nez et que tous ces suicides soient influencés par ce petit connard ?

Elle enfila sa veste, dévala les escaliers et s'engouffra dans sa voiture avant de freiner bruyamment devant la brigade.

Elle se rendit en courant dans le bureau d'Andrew, l'informaticien le plus doué du service. Faire une recherche sur Maxime Forestier, trouver son IP et bousiller ce blog infernal. Puis, comme une furie, elle poussa la porte du bureau de Laurent, son supérieur. Il fallait perquisitionner chez Maxime Forestier en lui expliquant sa possible incrimination. Elle criait presque, faisait

de grands gestes. Peut-être avait-il aussi fait du mal à la fille Capelli ? Tout le monde savait qu'il n'était pas net. Pourquoi ne pas y avoir pensé plus tôt ?

Laurent, qui la connaissait très bien – elle était son meilleur élément malgré la fragilité qu'elle affichait parfois – prit sa panique au sérieux.

La journée fut rythmée par les recherches des webcops. Les recoupements, les interrogatoires, enquêtes de voisinage, à l'université, dans les différents bars, s'enchaînaient ou s'entrecroisaient. En fin d'après-midi, ils arrêtaient Maxime Forestier en emportant ses ordinateurs et tous les papiers trouvés dans sa chambre, malgré les cris hystériques de la gouvernante.

Kate WAGNER

(suite et fin dans le prochain numéro!)



A qui je laisse le pouvoir ?

Si je fais des mouvements répétitifs, trop rapides, si je saute, cours ou si je tire trop fort, je me fais une élongation des ligaments, je fissure mon cartilage, je me disloque ou je me déchire un muscle. Je suis même capable de me fissurer des petits os en dormant ! J'ai une hypersensibilité à tout : sons, odeurs, luminosité, produits chimiques de toutes sortes, intolérances alimentaires, troubles de l'équilibre, déficit d'attention etc...la liste est longue!

C'est comme ça depuis toute jeune, avant on me disait ;

- *Tu grandis. C'est normal. Tu es maladroite.*

- *Tu es paresseuse, tu le fais exprès ou tu fais vraiment des histoires pour rien !*

Je ne comprenais pas ce qui se passait mais je l'expliquais par les maux que tout cela engendrait et en exprimant mes douleurs aux médecins.

- *C'est dans votre tête me disait-il, il n'y a rien de spécial dans vos examens.*

J'ai demandé de nombreuses fois des examens plus poussés, en vain, je suis même allée jusqu'à supplier en larmes et à bout de nerfs mais rien n'y faisait... J'ai changé de médecin (plusieurs fois), recommencé les explications, les justifications, les démonstrations...

- *C'est dans votre tête !*

Ce fut pour moi, une longue période de solitude où mes maux empiraient et toujours aucune explication, les traitements prescrits pour mes symptômes ont fini par aggraver mon état de santé et il m'a fallu faire des choix.

J'ai fouillé dans tous les secteurs et j'ai fini par comprendre que la meilleure médecine dans ces cas-là, c'est l'hygiène de vie ! J'ai modifié mon alimentation, intégré les exercices adaptés à mon corps dans diverses disciplines (yoga, stretching, gainage, marche, méditation, acuponcture), arrêté de prendre tous ces médicaments qui m'ont endommagé les viscères et les neurones. J'ai juste gardé mon traitement pour l'endométriose et l'asthme.

J'ai trouvé d'autres solutions avec les plantes, les vitamines, les minéraux et surtout, je me suis mise à m'écouter !

Je tiens à dire que je ne suis pas une anti-médication, mais j'ai été surmédicamentée plusieurs années et qu'il y a un fossé entre ça et une médication intelligente !

Aujourd'hui, je sais de quoi je souffre : le syndrome d'Ehlers-Danlos (entre autres), connu depuis les années 1900 ! Il n'a jamais été très intéressant pour la médecine, il ne génère pas autant d'argent que le diabète et autres maladies à la mode.



Mes viscères vont mieux, je gère mieux les douleurs, mes problèmes de peau aussi, j'ai beaucoup moins de migraines, je récupère les capacités de mon cerveau et j'ai une sacrée endurance ! Cette période de ma vie, m'a fait comprendre des choses essentielles. Les solutions sont en moi, mon meilleur médecin c'est moi et attendre la réponse de l'extérieur ne me fera pas faire le travail à l'intérieur !

Le pouvoir, c'est moi qui l'ai ! Je ne peux pas reprocher au médecin de ne pas chercher et ne pas chercher de solutions moi-même !

Je n'aime pas beaucoup m'étaler sur les syndromes dont je suis atteinte mais je croise beaucoup de personnes désespérées de ne pas trouver l'écoute et les solutions tant attendues chez leurs médecins. Je les vois doucement démissionner, se laisser aller et prendre toujours plus de médicaments et j'aimerais pouvoir leur communiquer ce fait.

Le pouvoir, c'est vous qui l'avez, reprenez-le ! Écoutez-vous ! Cherchez des solutions ailleurs (médecine chinoise, Ayurvédica, alimentation basique, exercices en tous genres, Bioresonances...) dans les livres, sur Internet, avec des thérapeutes en médecine naturelle...

Quand nous croyons qu'il n'y a plus de solutions, il y en a encore !

Mélanie VITERI

Voyage à Bandundu*

Moins le blanc est intelligent, plus le noir lui paraît bête.
André Gide

Année 2005, mois d'Octobre, faubourg de Kinshasa. Ce matin, je sors de chez moi équipé d'un gros sac de voyage. Je dois aller à l'aéroport de Yolo, deuxième de la ville afin de me rendre dans la province de Bandundu. Je vais y prendre un petit avion d'une vingtaine de places qui mettra environ quatre heures pour arriver à destination.

Une fois les formalités accomplies, les divers passagers se rendent dans la salle d'attente où je fais la connaissance de Madilu, musicien réputé de la République Démocratique du Congo. Etant moi-même guitariste, nous discutons un petit peu en attendant de prendre place dans l'avion. Une fois installés, nous décollons et notre voyage en survol de la brousse congolaise commence.

Après deux heures de vol, nous sommes au-dessus de la forêt tropicale quand l'appareil se met en position de descente. Pour quelqu'un qui n'a jamais fait le trajet cela est très impressionnant car nous ne voyons que la luxurieuse végétation et aucune piste d'atterrissage. Enfin, nous avisons une tranchée découpée dans la forêt et notre appareil se pose sur la terre battue de la piste qui est à peine deux fois plus large que notre avion.

La sensation est faite d'excitation et d'une certaine crainte alors que nous apercevons une demi-douzaine de jeeps garées en lisière de forêt et qui sont venues déposer quelques passagers supplémentaires, des marchandises et récupérer ce qui descendra de l'appareil.

Ces opérations terminées, notre pilote reprend son vol et nous nous extrayons de la masse de verdure dans laquelle nous étions noyés.

Deux heures plus tard nous arrivons à Bandundu, chef-lieu de la province du même nom. L'atterrissage est moins chaotique que le précédent, bien que la piste soit aussi en terre battue, mais beaucoup plus dégagée. Après les formalités d'usage, je retrouve les personnes qui m'attendent. Je suis venu pour lancer la construction d'une école primaire et secondaire, ce qui représente douze salles de classe.

La ville de Bandundu se situe sur la rive du fleuve Kwango, large d'environ quatre kilomètres. Nous allons devoir le traverser car l'emplacement de l'école se trouve dans un petit village de l'autre côté. La personne qui m'accueille nous a organisé

le transport pour le lendemain dans la matinée et je dispose donc du reste de la journée pour visiter le coin.

Le lendemain nous nous dirigeons vers le fleuve, et sur la berge envahie de hautes herbes nous retrouvons deux autochtones qui appréhendent leur pirogue. C'est une belle pirogue d'environ huit mètres de long pour une largeur d'un mètre, mais elle nous paraît bien petite au vu du courant du fleuve. La ligne de flottaison doit au moins être de vingt centimètres, et les vagues elles dans les trente. Nous nous asseyons donc sur de petits tabourets au fond de l'embarcation. Le courant est assez fort et nous devons partir environ deux kilomètres en amont de notre destination pour ne pas être emportés beaucoup trop loin.

Je dois avouer que nous ne sommes qu'à moitié confiants quand la pirogue se met en branle. Les remous du fleuve nous aspergent de petites gouttelettes, et les reportages vus à la télé nous racontant quels monstres vivent dans ces eaux sombres ne sont pas faits pour nous rassurer. C'est tout de même une expérience intéressante que de se retrouver au milieu de ce fleuve tumultueux, petite embarcation que les pilotes ont du mal à maîtriser malgré leur savoir-faire. Il nous faut environ une heure pour accomplir notre périple et c'est avec une certaine excitation que nous posons les pieds sur la berge, satisfaits que tout se soit bien passé.

Un groupe de jeunes et de notables du village nous accueillent avec enthousiasme en chantant et en dansant, puis, après les présentations d'usage, nous nous dirigeons vers l'emplacement prévu pour la construction. Nous nous enfonçons dans la brousse à la file indienne sur un sentier serpentant entre les hautes herbes. Après une petite demi-heure de marche nous arrivons sur le site. Une petite visite des lieux nous confirme que l'endroit semble tout à fait convenir pour notre projet. Nous reprenons notre sentier et retournons au village, où les notables nous installent sous un énorme manguier afin d'entamer les négociations. Un vieux bonhomme est assis, une bassine pleine de superbes mangues bien mûres entre les pieds et un couteau à la main. Il pèle les mangues et nous les distribue, ce qui a le don de nous rafraîchir après cette marche en plein soleil.

Nous nous entendons avec l'assemblée. Comme participation locale, nous demandons aux jeunes du village de récolter de grosses pierres qui serviront pour les fondations de l'école. En échange et pour les motiver, nous leur promettons un ballon de

L'accident...

foot en cuir pour leur équipe locale, ce qui, pour eux est le graal. Après cet instant fort agréable, rassasiés de nos délicieuses mangues nous quittons l'abri de notre arbre et retrouvons nos piroguiers afin de retraverser le fleuve. Ils nous attendent là où nous les avons laissés et nous nous installons au fond de la pirogue. Nous devons bien entendu remonter le long de la berge en nous accrochant aux branches des arbres afin de remonter le courant sur environ deux kilomètres avant de traverser.

Le trajet ressemble fortement à l'aller et nous nous retrouvons à Bandundu. Notre journée a été fructueuse et je suis pleinement satisfait de la façon dont elle s'est déroulée. C'est un dossier rondement mené ce qui est rarement le cas dans cette partie du globe. La région bénéficiera dans quelques mois d'un bon outil d'éducation et d'apprentissage pour sa jeunesse.

Je peux donc rentrer à Kinshasa le cœur léger et l'âme en paix, ma mission a été accomplie avec succès.

Claude HUGUENIN

* Le « u » se prononce « ou »



J'ai 17 ans et un groupe de copains d'enfance avec qui je traîne. J'ai été l'école avec la plupart. J'ai commencé mon premier groupe de musique PMC (Peacemaker) avec eux. Nous sommes tous du Val de Travers et nous voyons quotidiennement. Michael, dit « Rodé », venait de Couvet mais vit la plupart du temps chez moi, à Fleurier, Hassan, T., C., B. tous du même village. Seuls deux d'entre nous travaillent, Hassan et Rodé, eux font un apprentissage.

Le 15 juin 2005, vers 20 heures, je sors de mon premier cours de Samaritain pour aller avec mon copain F. manger une pizza chez mon père à Fleurier. Je contacte mes amis. Ils sont au terrain de basket de Buttes, notre spot habituel où nous jouons au basket, faisons du freestyle, etc...Rodé me répond qu'ils vont partir mais qu'il a un mauvais pressentiment et qu'il hésite à bouger.

Quelques minutes après ce coup de téléphone, j'entends un crash, un bruit horrible. Tout de suite, je devine ce qui vient de se passer. Avec mon ami, nous partons en courant pour voir si ce n'est pas trop grave. Le lieu de l'accident, le seul virage entre Buttes et Fleurier, se trouve à cinq minutes. Arrivés sur les lieux, nous nous rendons compte que c'est très grave. Sur les cinq présents dans la voiture, quatre ont été éjectés. Le véhicule est fracassé. Il y a beaucoup de cris, beaucoup de sang...une vraie scène de guerre !

J'appelle la police et une ambulance qui mettent une éternité à arriver. Alors que je sors d'un cours de Samaritain, que je suis titulaire d'un brevet de sauvetage, je reste impuissant à tenter quoi que ce soit. Je constate sans bien réaliser que ma vie va changer du tout au tout et qu'elle ne sera plus jamais pareille.

Hassan, complètement défiguré, hurle à 30 mètres dans la rivière. Il m'est impossible de reconnaître son visage. Sur le moment, je crois qu'il y a eu un choc frontal et que c'est un passager d'une autre voiture. En état de choc, je lui dis que je dois m'occuper de mes amis et l'abandonne en pensant aller voir mes potes. Je suis persuadé que B., le crâne tout ouvert est mort. Dans l'ambulance, je reconnais enfin Hassan grâce à ses pectoraux très musclés.

Le lendemain, les gens appellent mon père pour lui présenter leurs condoléances à la suite d'une annonce à la radio. Ils croient que je suis mort. A chaque communication, il répète « Non, mon fils n'est pas mort. » Cette confusion vient du fait que mon ami T. avait mon porte-monnaie sur lui.

Je me retrouve tout seul sans mes deux amis d'enfance. Les parents de Rodé viennent me demander de leur raconter qui il était car leur fils, timide, se confiait peu sauf à moi.

Les deux, qui avaient une situation professionnelle, sont décédés, Rodé, sur le coup et Hassan, après un coma. J'ai porté son cercueil.

Après 3 mois dans le coma, et l'avis des médecins qui, en cas d'un réveil très improbable, prédisaient à T. prédisaient l'avenir d'un légume en chaise roulante, est, à l'heure actuelle, ingénieur du son. Les médecins furent stupéfiés de son rétablissement. Alors que j'ai fait toutes mes écoles avec lui, il a oublié des années de souvenirs communs. Il se rappelle de moi mais pas de nos deux amis décédés. Il a déménagé du Val de travers et je pense qu'il ne veut plus entendre parler de ce triste évènement.

B. ayant subi une vingtaine d'opérations du dos, a une cicatrice qui va du milieu de la tête jusqu'au milieu du fessier. Il a très mal vécu cet accident. J'ai été obligé de l'éviter parce que je supportais plus qu'il se plaigne en permanence de ses douleurs, de sa rééducation, des assurances, de l'obligation de repasser une nouvelle fois sur le billard. Je ne pouvais pas entendre ses lamentations parce que, lui, était en vie et qu'Hassan et Rode, eux, étaient morts.

Le conducteur, C. n'a passé que 3 jours à l'hôpital. Comme il roulait trop vite, 120 km/heure au lieu de 80, il a été condamné à 3 ans de prison. 15 ans après, il est toujours soigné en psychiatrie. T. a passé plus de 3 mois dans le coma.

Un jour, mon ami F., qui m'impressionnait par sa force, son courage pour tenir le coup après ce triste évènement, qui avait repris et terminé son apprentissage, a fini par craquer et a fait une énorme connerie.

De mon côté, je me suis retrouvé en psychiatrie et, pendant de longues années, j'ai pris des antidépresseurs et des benzodiazépines pour oublier. Les idées noires m'ont longtemps poursuivi. Je ne suis pas monté dans une voiture pendant plus d'une année.

Quinze ans plus tard, je n'arrive toujours pas à faire ce deuil.

Chaque fois que j'assiste au récit d'un accident, que j'entends un klaxon, un crissement de pneu ou que je lis un article sur ce sujet, cette soirée me revient horriblement. Je me rappelle des moindres détails comme si cela était arrivé hier, l'arrivée sur les lieux, les ambulances, les hélicoptères. Les images sanglantes et les cris me hanteront éternellement. Je m'en suis voulu des années de ne pas avoir reconnu Hassan et, arrivé sur le lieu de

l'accident, de ne pas avoir su comment réagir alors que je savais faire un massage cardiaque, mettre les gens en PLS.

Ce soir-là, 5 minutes avant de monter dans la voiture, T. avait écrit sur le terrain de basket, une phrase du film La Haine : Le pire ce n'est pas la chute mais c'est l'atterrissage. Hassan avait formaté son ordinateur. Rodé hésitait à venir à pied. Toutes ces coïncidences me poussent à penser que cette épreuve était écrite d'avance. Aujourd'hui encore, je me pose beaucoup de questions.

Cet épisode majeur de ma vie me donne de la force. A 17 ans, j'ai vécu ce drame. Je ne souhaite à personne de vivre ce déchirant calvaire. De longues années, j'ai subi de nombreuses épreuves consécutives au traumatisme de cet accident. Puisque je me suis relevé de ce massacre, je me relèverai de tout même de la souffrance de ne pas voir mon fils depuis un an.

Sven THIEBAUD



Le Lutin

*Ce qu'il faut que vous sachiez,
c'est qu'au-dessous de toutes les fenêtres
par lesquelles il peut vous prendre fantaisie de vous jeter,
d'aimables lutins tendent aux quatre points cardinaux
le triste drap de l'amour.*

André Breton

Dans cette grande maison, fort peuplée et multiculturelle qu'est la Joliette, circule un lutin fort connu en ces lieux. Il apparaît et disparaît à sa guise et nous pourrions penser qu'il s'agit d'un personnage tout droit sorti du Seigneur des Anneaux. Il n'en est rien cependant ; le personnage n'étant ni hobbit ni elfe ni nain. En effet, cet électron libre n'est autre que Thierry Faux, rédacteur en chef du journal de la Joliette : Ubac 838. Voici, cher lecteur, son histoire ici contée...

Thierry naît à Paris le 8 juillet 1959, dans un quartier populaire entre Brochant et Guy Moquet. Fils et petit-fils d'ouvrier, il vit une enfance difficile. En effet, son père, convoqué pour le service militaire obligatoire de deux ans, est rappelé à l'armée pour servir son pays alors en conflit avec l'Algérie et en revient avec un stress post-traumatique. Naguère, ce père d'origine



italienne, plein d'énergie, sympathique, aimant aider son prochain se transforme en homme alcoolique, maltraitant femme et enfant, psychologiquement et physiquement. Ce funeste changement a un fort impact sur le jeune homme qui en veut à l'État français d'avoir ainsi transformé son père.

Lorsque Thierry a un an, sa famille déménage dans une des premières cités autour de Paris, à Massy Palaiseau puis, très vite, elle change pour celle de Rosny-sous-Bois où elle va vivre une quinzaine d'années. Son enfance, il la vit comme un emprisonnement. Après l'école, il doit rester enfermé chez lui, parce que son père, devenu ultra-raciste, lui interdit de se rendre au square pour jouer avec les « négros » et les « bicots ». De fait, il se réfugie dans la lecture et l'imaginaire, à la fois pour s'occuper et échapper à la douleur ainsi qu'à la souffrance impactant le quotidien de son enfance et de son adolescence. À quatorze ans et demi, le jeune lion qu'est devenu Thierry profite d'une faiblesse de son père et lui rend les coups, ce qui freine quelque peu les violences paternelles. Entre temps, le jeune homme fait deux tentatives de suicide dont une qui lui sera presque fatale à l'âge de 17 ans. Au niveau scolaire, il n'obtient pas son baccalauréat et est congédié de son lycée pour d'obscures raisons. Il y revient toutefois en tant que clandestin suivre des cours de philosophie

parce que son professeur l'apprécie et mène le cours avec son élève devant un parterre de scientifiques fort peu intéressés par cette discipline. Une semaine avant sa majorité et lassé d'une ambiance familiale exécrable, Thierry décide de se « casser » malgré les menaces paternelles d'appeler la police. Heureusement pour lui, il bénéficie de l'aide de sa grand-mère, Mama italienne originaire du Piémont qui le nourrit quelques mois, Thierry vivant alors dans une chambre de bonne familiale.

Par la suite, il trouve très vite du travail dans un centre de tri de la Poste. Il commence par travailler deux ans de nuit puis deux ans supplémentaires, de jour cette fois. Le personnel est censé trier 500 lettres au quart-d'heure, job sportif selon Thierry qui, à l'époque, a un fort sens de la rébellion et, de fait, des problèmes avec sa hiérarchie. Le look punk qu'il s'est donné (cheveux rose fuchsia dressés sur la tête et côtés blond platine) n'arrangent pas ses affaires. La grande tolérance de la société vis-à-vis des gens à l'allure différente lui valent aussi quelques contrôles policiers pour délit de faciès...

S'étant plongé dans le milieu ouvrier d'où il tire ses racines, ayant fréquenté des syndicats, bloqué des camions pendant les grèves, Thierry en a assez de ce mode de vie et lâche tout pour se lancer dans le monde artistique. Pendant de nombreuses années, il dessine, organise des défilés de mode, participe à des films, coache une équipe d'acteurs et d'actrices pour du théâtre d'impro. Obligé de quitter sa chambre de bonne, Thierry vit tour à tour dans des squats, chez des amoureuses et de nombreux amis artistes. Il échappe aussi au service militaire, ce qui est important pour lui à cause du passif de son père. Après une vie d'artiste faite de rencontres, d'histoires d'amour, de voyages, il rencontre une femme et à l'âge de trente-six ans, il se prépare à la venue d'un enfant. Le futur papa se trouve alors un travail « normal » en tant que temporaire à la SOFRES, un institut d'étude français assez réputé où il classe des papiers 8 heures par jour. Le travail est stressant mais il s'accroche parce que le bébé va bientôt arriver et sa persévérance paye. Ses supérieurs le trouvent résistant, courageux, travailleur et Thierry devient assistant du chargé d'études. Quelques temps plus tard, il quitte la SOFRES, ne voulant pas que son enfant vive ses premiers mois dans une ville polluée et bruyante. Il déménage alors à la campagne où son fils, pendant ses deux premiers mois d'existence, peut profiter des chants d'oiseaux, respirer du bon air, loin de la capitale. Malheureusement, la vie fait que le couple se sé-



pare et, après une longue bataille juridique, Thierry obtient la garde de son fils. Sa compagne, elle, s'en occupera un week-end sur deux. Après cet épisode campagnard, il revient à Paris où il trouve un boulot dans une filiale anglaise d'études de marché qui vient de s'installer dans la capitale. Son jeune dirigeant, ayant eu vent du bon travail de son employé à la SOFRES, permet à ce dernier, redoutable négociateur, d'adapter ses horaires pour emmener son enfant à l'école et l'en ramener parce que pour ce père dévoué, son fils passera toujours avant le travail.

Que l'on soit homme ou femme célibataire avec un enfant à charge, il est difficile d'avoir des relations amoureuses. Thierry, en homme responsable, ne veut pas laisser son enfant livré à lui-même dans la chambre de bonne où ils séjournent tous deux. Il se tourne donc vers internet où il trouve un site au doux nom de amoureux.com. À l'époque, les sites de rencontres n'étaient pas ceux d'aujourd'hui où il faut produire un véritable cv, si d'aventure vous désirez trouver l'amour. Thierry, après quelques tentatives, rencontre sa future compagne, femme abandonnée par son mari helvétique du jour au lendemain, lui laissant trois enfants dont un petit garçon handicapé sur les bras. Thierry forme un couple avec cette

dame, une union à distance tout d'abord puisque son amoureuse habite... en Suisse. Pendant deux ans, les tourtereaux feront des allers-retours entre leurs pays respectifs avant de se dire qu'il faut faire quelque chose. N'ayant pas de réseau ni de moyen pour fonder une famille recomposée dans son pays d'origine, Thierry décide d'émigrer dans le pays natal de sa promise.

Notre Gaulois, arrivé en Helvétie, peine à trouver du travail et se trouve fort étonné de la puissance capitaliste libérale de ce pays, qu'il trouve pire qu'en France. Par la suite, il sera d'ailleurs membre de l'Association de la Défense des Chômeurs Neuchâtelois et s'apercevra très vite que, dans notre beau canton une femme sur trois ayant accouché sera licenciée et que beaucoup de gens sortant de maladie connaîtront également le même sort, ce qu'il trouvera effarant, avec raison, avouons-le.

Rapidement, il trouve du boulot chez un jardinier paysagiste, rude gaillard macho et quelque peu homophobe, qu'il quittera l'hiver venu. Thierry cherche alors du travail en zone industrielle tout autour de la région ; il dépose des cv dans de nombreuses entreprises et aucune ne lui répond. Le printemps revenu, il retourne travailler pour son ex-employeur, ce dernier lui faisant miroiter un contrat de travail fixe mais, au bout d'un certain temps, Thierry comprend que son patron, après de fausses promesses, n'a aucune intention de le lui fournir. Les mains pleines de terre et fort excédé, il quitte définitivement son travail et une fois arrivé chez lui, il s'empare du bottin et se cherche, sur le champ, un autre travail.

Fort de son passé professionnel en marketing, il trouve une société de call center qui fait en sorte de lui fournir un CDI et des papiers pour travailler, parce qu'il a une grande expérience dans ce domaine.

Dans cette entreprise, à son grand regret, il dérange beaucoup de gens parce qu'il s'aperçoit que cette dernière vole les fichiers des clients et qu'il trouve, fort justement, qu'elle est malhonnête. Il est d'ailleurs licencié cinq ans plus tard parce que son état d'esprit ne correspond pas à celui de l'entreprise...

Thierry entame alors une période de chômage et commençant à avancer en âge, il lui faut deux références pour trouver du travail. Il en dénichera un comme vendeur dans l'une des deux entreprises alimentaires qui ont le monopole en Suisse. Employé d'une de ces deux enseignes, il s'aperçoit avec horreur que beaucoup de nourriture encore consommable est jetée à la poubelle et que, si d'aventure, le personnel y touche cela est considéré comme du vol. Thierry refuse, avec raison, ce



pitoyable état d'esprit et se sert. Il est alors licencié pour faute grave et témoignera par la suite sur la TSR, témoignage toujours accessible sur internet si, cher lecteur, vous tapez le nom de Thierry Faux ; un petit conseil au passage, faites-le, parce qu'en dehors de cet édifiant témoignage, vous pourrez aussi trouver sa chaîne You Tube (Just Thierry) où il pratique avec talent, l'art du Slam.

Après s'être fait injustement licencié, Thierry se retrouve une nouvelle fois au chômage où on le condamne à deux mois de pénalité parce que pour cette « vénérable institution », voler de la nourriture consommable dans une poubelle est aussi un effroyable crime. En revanche, jeter les aliments est tout à fait légal, allez comprendre...

Devant nourrir sa famille, payer son loyer, Thierry se remettra à la recherche d'un nouveau job. L'âge avançant, la difficulté s'accroîtra mais l'homme, décidément pugnace combattra encore et encore...

Son long parcours pour arriver à la Joliette est encore long et malheureusement, il ne reste que quelques lignes pour parvenir à la fin de cet incroyable chemin de vie que vous pourrez écouter prochainement dans un podcast, sur le site internet de la Joliette. Dans cette grande maison, circule un personnage, ni elfe ni hobbit ni nain : le Lutin de La Joliette.

Patrick PERRET

Jukebox



Alain Bashung : Imbécile
Bauhaus : Bela Lugosi's dead
Chaba Fadela : Nsel fik
Gotan Project : Una Musica Brutale
Henri Savalador : Minnie petite souris
HK & Les Saltimbanques : On lâche rien
Hoshi : Marche ou rêve
Klaus Nomi : Cold Song
KT Gorique : Djessimi Djeka
Miles Davis : Ascenseur pour l'échafaud
Nancy Sinatra : Bang Bang
Leny Escudero : Les gens qui n'aiment pas les bêtes
Oku Onuara & AK7 : Pressure drop
Kery James : Pleure en silence
S.J. Hawkins : I put spell on You
Ganzorig Nergui : Ekh Ornii Magta
Bobby Lapointe : Revanche
Flash & The Pan : Walking In The Rain
Phanee de Pool : Questions bêtes
Léo Ferré : Tu ne dis jamais rien
Suprême NTM : Le Monde De Demain
Sexy Sushi : Non, c'est définitif
Şafia Bahmed Schwartz : La solitude
The Cramps : Love Me
Les Ramoneurs De Menhirs : Bella Ciao
Compay Secundo : Hasta siempre Comandante
Gaston Ouvrard : Je ne suis pas bien portant
Tom Ze : Mä
Underground Resistance : Message to the majors
ZNR : Garden Party
Ziia : Dis leur que j'ai vécu

Les propos tenus n'engagent que les rédacteurs des textes présentés.
La rédaction est responsable du choix des titres et des citations

Tranches de vie :

Claude Huguenin
Mary-Josée Gobbo
François Fleury
Patrick Perret
Christian Lancaster
Gildas Onadja
Raymond Pillet
Olivier Chitacumbi
Lucien Loosli
Tania Unternährer
Ivan De Sousa
Marianella Benitez
Salman Fersi
Christelle Norsworthy
Roger Fischer
Christelle Billet
Faris Mohammed

*Les plus grand crimes ne sont pas
commis par ceux qui brisent les règles
mais par des gens qui obéissent aux
ordres. Ce sont eux qui lâchent des
bombes et massacrent des villages.*

Banksy

Interviews:

Patrice Perret
Thierry Faux

Illustrations: Banksy

Balance ta vie 2:

Kate Wagner

Photographies:

Faris Mohammed

Relecture : Dominique Collet

Rédacteur en chef :

Thierry Faux

*Quand j'étais en Afrique, j'ai tué
un éléphant en pyjama. Comment
un éléphant a-t-il fait pour mettre
un pyjama... Je ne saurai jamais !*

Groucho Marx



A votre service!

La Joliette dispose de moyens et de
compétences pour vous rendre service:

Communication: graphisme,
mise sous pli, reliure plastique

Artisanat: articles cadeaux,
mandats et création sur demande,
meubles en carton, décorations de tables

Gourmandises faites maison :
sirops, confitures et conserves

Jardin: entretien, petits travaux
paysagistes

Menuiserie et maçonnerie:
travaux sur mandat, création, rénovation

Bois: bois de feu en sac et en stère,
bûches finlandaises, livraisons

Transports: débarras, livraisons

Salles: à disposition sur demande

Location: tables et stands de marché

La Joliette – CSP

La Jonchère 40

2043 Boudevilliers

032 886 91 60

CSP.LaJoliette@ne.ch

www.joliette.ch

Imprimerie Monney Service

032 913 67 00



*On dit qu'on meurt deux fois.
La première fois quand on cesse de respirer, et la seconde,
un peu plus tard, quand quelqu'un dit votre nom pour la dernière fois.*
Banksy